

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 JUILLET 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — La Saint-Jean-Baptiste à Saint-Henri. — Poésie : Dernier amour, par Jean Aicard. — Carnet du *Monde Illustré*. — Le dernier soleil, par Henriette Bezançon. — Le monument de Maisonneuve (avec gravures). — Rapidité de la vie, par Bossuet. — Wolfred Nelson (avec gravure), par Benjamin Sulte. — Association athlétique le National, par un amateur. — Primes du mois de juin : Liste des numéros gagnants. — Bataille de Ligny. — Curiosités historiques : Les outils de la table. — Nouvelles à la main. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames. — Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Le monument de Maisonneuve élevé sur la Place d'Armes, à Montréal (9 gravures). — Portrait : M. Andrew Gilmore. — La fête de la Saint-Jean-Baptiste à Saint-Henri de Montréal : Le roi Saint-Louis et son page ; Eglise de Saint-Henri ; Le char du petit Saint-Jean-Baptiste ; Corps de musique ; Vue de la rue Notre-Dame (côté Est) ; Vue d'une partie de la cavalcade et du roi. — Portraits des joueurs de crosse du club Le National ; Champ de l'Association athlétique du National.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



AVEZ-vous remarqué que tous les ans, à l'époque où il fait le plus chaud et par conséquent le plus soif, il se trouve un député qui se lève en Chambre pour proposer qu'il soit défendu de fabriquer, d'importer et de vendre de quoi s'humecter le gosier, si ce "de quoi" contient de l'alcool.

Ce cas est tellement périodique qu'il semble être un effet de la température sur le cerveau.

Le député qui prend l'initiative de cette proposition est toujours de bonne foi, il n'a d'autre but que de conserver la santé de ses compatriotes et de les préserver de la misère, et il est certain d'avance que son projet n'aura aucun succès, mais il tient à prouver qu'il est l'ennemi juré des boissons spiritueuses.

Bien que la majorité soit d'avis que l'ivro-

gnerie est la cause principale du paupérisme, certaines personnes sont d'opinion contraire.

"L'usage de l'eau-de-vie, dit Liebig, n'est pas la cause mais l'effet de la misère. C'est une exception à la règle quand un homme bien nourri devient buveur. Mais lorsque l'ouvrier gagne moins par son travail qu'il ne lui faut pour se procurer la quantité d'aliments nécessaire à son entretien, un besoin impétueux, inexorable, le force à recourir à l'alcool."

Liebig me semble faire fausse route, et je n'en veux pour preuve que la pétition adressée dernièrement au Conseil municipal de Londres, pour défendre la vente de boissons spiritueuses dans les pâtisseries et les épiceries de la grande ville.

"Les pâtisseries et les épiceries, y est-il dit, sont les débits où vont s'enivrer les bourgeois et les dames du meilleur monde. Elles n'oseraient franchir le seuil d'un *public house*, ni pénétrer dans un café du quartier français, généralement fréquenté par une jeunesse un peu tapageuse, mais, sous couleur d'acheter une livre de thé de Ceylan ou de croquer une galette, elles ne se font pas faute d'ingurgiter des spiritueux abondants, qui nuisent à leur santé, à l'harmonie de leur démarche, et révelent aux étrangers de passage à Londres un état "d'ébriété nationale", sur lequel il est préférable de laisser des doutes, pour le bon renom du pays."

Je ne m'arrêterai pas à vous faire remarquer le ton cyniquement hypocrite de cette pétition, qui ne semble faite que pour éviter le scandale aux yeux des étrangers.

Ce qui en ressort cependant c'est que bourgeois et grandes dames de Londres—pas toutes—s'enivrent en cachette.

On voit donc que le mal existe partout, en haut, comme en bas, et c'est pour cela que de bonnes gens s'ingénient à le combattre.

Tout en rendant hommage à leurs excellentes intentions, je ne crois pas que l'on arrivera à ce but par les moyens que l'on prône aujourd'hui.

On s'est grisé de tout temps et en tous lieux.

Le Tartare s'enivrait de lait de jument fermentée, les Grecs faisaient fermenter du miel à défaut de raisin, et vous ne trouvez pas, de nos jours encore, une seule peuplade noire du centre de l'Afrique qui ne réussisse à fabriquer une liqueur enivrante avec les produits de son pays.

Bien plus, on est arrivé maintenant à fabriquer de l'alcool pur, sans distillation ni fermentation, par la synthèse et non plus par l'analyse.

C'est M. Berthelot, chimiste français, illustre dans la science, qui vient de fabriquer ce produit de toutes pièces, à un bon marché extraordinaire, à peine huit cents le gallon.

Cet alcool, parfaitement pur, je le répète, est le plus sain qui existe et ne nécessite plus, pour sa fabrication, ces appareils compliqués qui en rendaient l'emploi frauduleux si difficile.

Le dernier numéro de la *Nature* en publie les détails et désormais n'importe qui pourra fabriquer en quelques minutes, son petit gallon d'alcool, sous les yeux du douanier qui n'y verra que du feu.

Du carbone, de l'hydrogène et de l'oxygène, obtenus très facilement en proportions voulues, forment le mélange désiré.

Vous voyez donc qu'il n'est pas nécessaire de priver nos finances d'un revenu énorme, par une loi subite, puisqu'avant quelques années tout le monde connaîtra la manière de faire de l'alcool sans alambic ni serpent.

C'est encore une surprise de la chimie.

Il faudra chercher un autre mode de conversion. En reviendra-t-on au système des Lacédémoniens qui faisaient enivrer des es-

claves en présence de leurs enfants, afin de dégoûter ceux-ci de l'ivrognerie ? Peut-être !

Arrivera-t-on à l'aide des enseignements à faire comprendre aux hommes qu'il faut se garder des excès ? Je ne sais.

Pour moi, je prie instamment M. Berthelot de trouver le moyen de fabriquer à très bon marché, les excellents crus de France, mais en faisant cette demande, je sais qu'il n'arrivera jamais à faire concurrence aux œuvres admirables

De ce charmant poète, appelé le soleil.

* * Les fêtes dont Québec et Montréal ont été témoins depuis un mois ont motivé nombre de discours patriotiques et, fait excellent à signaler, pas un orateur n'a dit du mal de la République française.

On voit que l'on s'habitue au nom et à la chose, et que l'on ne trouve plus mauvais que la France se gouverne comme elle l'entend.

A propos de République, voici comment l'abbé Lemire, député français, raconte l'entrevue qu'il a eue dernièrement avec le pape :

Le Saint-Père a d'abord attiré mon attention sur l'acceptation de la forme républicaine ; il a bien voulu m'exposer le but des conseils qu'il donne à ce sujet : il cherche par là à établir nettement la distinction entre les intérêts permanents de la religion et les formes changeantes des gouvernements. Voici, d'ailleurs, comment il s'est exprimé :

"L'Eglise doit durer toujours ; les gouvernements, eux, ne sont pas éternels. Il ne faut pas que les peuples confondent l'Eglise et un gouvernement, car, lorsqu'un gouvernement tombe, ils penseraient que l'Eglise va crouler avec lui."

Passons à la question sociale : le Saint-Père s'est arrêté à la nécessité de s'attacher immédiatement à son étude minutieuse et pratique ; cette pensée l'a amené à me parler en termes très affectueux de M. Harmel, qui ne cesse d'être à ses yeux le Français le plus activement dévoué à la cause ouvrière.

Mais le Pape n'oublie pas non plus quel est le dévouement et l'activité de M. l'abbé Lemire ; il a vivement félicité le député du Nord d'avoir su conquérir la sympathie de la Chambre et d'avoir pu en obtenir le vote de deux réformes si importantes : le vote sur la facilité à apporter aux mariages et le vote sur la restitution des traitements ecclésiastiques.

Enfin, conclut M. l'abbé Lemire, le Saint-Père a montré un grand attachement pour la France, et, comme je lui parlais de la droiture et de la générosité qui sont les qualités fondamentales du peuple français, c'est avec des larmes dans les yeux que le Saint-Père s'est écrié :

"Oh ! oui, c'est pour ce peuple français que le Pape a fait des sacrifices dont on ne se souvient pas assez."

Et, de fait, il faut être à Rome pour se rendre compte des services considérables que nous rend Léon XIII en restant notre ami devant l'Allemagne et l'Italie alliées. Aussi devons-nous être pleins de reconnaissance pour ce grand vieillard qui fait tomber sur l'instabilité de nos gouvernements et de nos politiques l'inaltérable sérénité d'une doctrine qui a un passé de deux mille ans et qui est pleine de confiance dans l'avenir.

* * M. le président Faure vient de décorer une religieuse âgée de quatre-vingts ans.

Voici ce que dit "Chincholle" de cette cérémonie :

M. Faure est très ému à la vue de deux soldats du 50e de ligne récemment revenus d'Afrique où ils faisaient partie, en qualité de volontaires, de l'expédition Monteil. Les fièvres de là-bas les ont complètement épuisés. Il tâche de les consoler en les félicitant de s'être volontairement dévoués pour la France, quand tout à coup il dit :

"Où sont donc les sœurs ?"

Le fait est qu'on ne les voit point. Les braves créatures se dissimulent autant qu'elles le peuvent derrière les membres du cortège. On les amène devant lui.

—Mes chers sœurs, dit-il, je veux vous voir. Prenez la